

BANUELOS DE BUREBA

SEPTEMBRE 2016



*Jeanne et Joël Potin
Amis de Freinet*



Après avoir traversé un plateau sublime, vous arrivez sur Bañuelos de Bureba, un petit village de 20 habitants, perdu au cœur de collines près de Briviesca à une trentaine de kilomètres de Burgos.

Nous sommes sur les traces
d'Antonio Benaiges,
le maître qui promettait la mer .
Il enseigne dans ce village en
pédagogie Freinet en 1934 avant d'être
assassiné en 1936.



Lundi 19 septembre,
mandatés par les Amis de Freinet,
nous avons rendez-vous avec
Jésus Viadas le maire.
Il est aussi le président de l'association
ESCUELA BENAIGES

Dans les années 30,
le village comptait 220 habitants,
aucun enfant n'avait vu la mer,
le maître utilisait des techniques
Freinet...

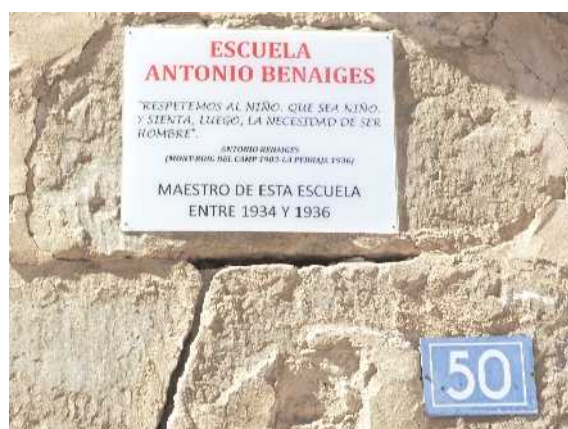
Bénaiges était militant du Parti
Socialiste Ouvrier Espagnol et de
l'Union Générale des Travailleurs.



Ce maître avait changé l'école, il
donnait la parole et l'imprimerie à ses
élèves. Il ne faut pas oublier, nous
disait Pilar, que pendant et après la
guerre, des maîtres ont été punis,
réprimés, emprisonnés, assassinés,
détenus, torturés et exécutés par les
franquistes.

Le MCEP (Mouvement Coopératif de
l'École Populaire) en Espagne soutient
la reconversion de cette petite école en
musée pédagogique.

Giancarlo Cavinato, Pilar Fontevedra,
François Perdril, (à l'origine de la
création de la bourse) ont aidé à faire
connaître cette histoire.



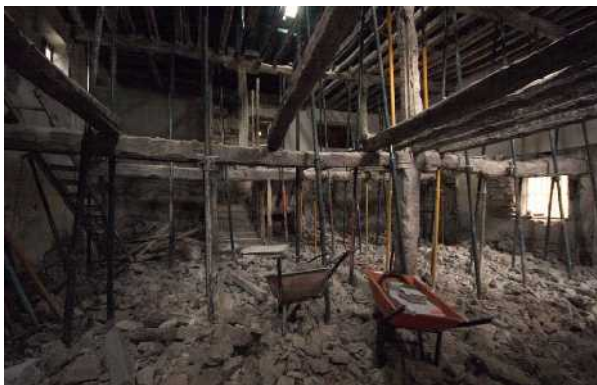
Plusieurs rencontres ont déjà eu lieu
dans cette petite école,
un congrès s'y est déroulé en 2015
avant le début des travaux.
Cinquante personnes y participèrent.
Prochaine rencontre prévue en 2017.

La FIMEM lors de la RIDEF de Reggio Emilia en 2014 a délibéré pour donner son soutien à l'association en plaçant une plaque sur la façade de l'école, en instituant une bourse Bénaiges pour des étudiants et jeunes instituteurs en aidant au financement. Ce texte est une phrase de l'épithaphe écrit par Patricio Redondo.



La Escuela de BANUELOS

- Jésus, nous a fait visiter cette école, en rénovation.
- Le plancher qui soutenait la classe et le logement du maître sont en place. Il attend impatiemment la fin des travaux tributaires des finances.



La escuela de Banuelo inicia su reconversion en Muséo Pedagógico 28 octubre 2015



L'école de Banuelo, 19 septembre 2016



A la mairie sont conservées quelques traces de cette période
 une casse d'imprimerie, le poêle qui chauffait la classe et des fac-similés de journaux (originaux conservés aux archives de Burgos)

- GESTOS pour les plus grands
- RECREO pour les plus jeunes.

Texte paru dans Escola Proletaria n°3 du 1er janvier 1937

ANTONIO BENAIGES

Assassiné. Voilà ce qu'annonce la lettre écrite depuis Arcentales par Demetrio Saez de Bañuelos de Bureba (Burgos). Elle dit : « Votre professeur, qui le fut autrefois, don Antonio Benaiges Noges, a été assassiné par le terrorisme fasciste... Il fut assassiné le 25 juillet 1936, je me suis échappé des lignes fascistes et c'est pourquoi je me trouve à Bilbao. Il a été enterré dans les montagnes de Villa Franca Montes de Oca ».

Ce ne fut pas un choc, ni un coup de massue, même pas une secousse non plus qu'un ébranlement, parce que ce fut, hélas ! une confirmation, une assurance, une certitude, sans la moindre lueur d'espoir que la supposition, que la conviction intuitive put être démentie par les faits.

- Que sais-tu de Benaiges ? me demandaient amis et camarades. Et je répondais invariablement : « Les fascistes l'ont fusillé. Il devait donner une conférence à Burgos sur "Notre Technique", le 19 juillet... Nous sommes en août. On ne sait rien de lui, d'aucun côté... Les fascistes l'ont fusillé... ».

Allons donc ! Non ; ils ne doivent pas l'avoir fusillé, ils le gardent sûrement prisonnier, et qui sait, peut-être que le jour où nous nous y attendrons le moins, nous le verrons apparaître par ici, dans la rue, dans un café, dans un congrès pédagogique, dans une réunion syndicale d'Enseignants, les bras ouverts pour nous y serrer et se laisser étreindre dans les nôtres, fort, solidement.

Mais s'en est fait de notre petite étincelle d'espoir, cachée, comme enfouie au plus profond de notre être : la lettre de Demetrio Saez l'a éteinte. Et, pire, elle nous a dit la terrible, la cruelle vérité : « Il a été assassiné ». Nous, nous disions : « Les fascistes l'ont fusillé » sans nous rendre compte que les fascistes ne fusillent pas, ils ne savent, ils ne peuvent fusiller, ils assassinent !

Avec quelle simplicité et quelle criante vérité le dit Demetrio : « Il a été assassiné par le terrorisme fasciste » !

Il n'a même pas eu la chance de tomber face à l'ennemi, en se battant, en poursuivant sans fléchir la lutte dure, tenace et éclairée qu'il menait contre la cruauté, mille fois cruelle, du monde bourgeois. Même pas cela ! Assassiné. Et sûrement la nuit, dans la brune obscurité de la nuit, quand il n'y avait même pas d'étoiles qui auraient pu se changer en prunelles étincelantes qui, se rivant à celles des assassins, auraient pu les convaincre de leur félonie, d'une retorse perversité. Ils n'eurent pas, ne pouvaient avoir la hardiesse de l'assassiner à midi, en pleine lumière, le visage au soleil, ou à l'heure claire de la nuit quand la pleine lune change en argent la face de la terre, si bien que ses yeux, en devenant vitreux, auraient pu transformer le dernier rayon de soleil ou de lune qu'ils auraient reçu en flèche aigüe, en dard infallible qui aurait percé l'âme de ses assassins, qui la leur aurait carbonisée avec la braise rouge ardemment enflammée du remords, comme un rongeur qui les aurait consumés peu à peu, lentement, par jeu, tordant leur âme comme qui essore un chiffon mouillé.

Quelle balle, ô Benaiges, ou quel poignard a traversé ton cœur ? Quelle balle ou quel poignard a traversé ton cerveau ? Ce ne fut peut-être ni une balle ni un poignard ; ce fut sûrement un couteau à égorger les chèvres, foncièrement fasciste, car autrement il n'aurait pas pu se loger dans ton cœur ni s'enfoncer dans ton cerveau. Car à présent même les choses sont foncièrement fascistes ou antifascistes. Et foncièrement fasciste, comme eux, devait être l'arme du crime, pour qu'à cet assassinat raffiné ne manque aucun détail.

Et cela avait eu lieu le 25 juillet, juste un an après que, à trois heures de l'après-midi, par la porte de ma cellule de la cinquième galerie de la Prison Modèle de Barcelone, me soit parvenue une lourde enveloppe, couverte d'une magnifique écriture script, qui contenait une lettre, une belle et merveilleuse lettre que j'ai lue, et que j'ai lue et relue maintes fois, que j'ai même récitée comme une oraison, dans laquelle il était dit : « Toute une année sans le voir ; je ne reviendrai pas à Bañuelos sans lui rendre visite, parce que je ne peux pas me faire à l'idée qu'il doive s'écouler encore une année, toute une autre année sans que nous puissions nous voir, nous parler et nous embrasser. Et il s'est écoulé plus d'un an ! »

Non. « Quand cessera le mouvement » comme dit littéralement Demetrio, ton école s'ouvrira à la lumière, et en rouges et vives lettres de feu, comme des œillets, comme des caillots de sang – le sang vivant de la victoire – elle portera un nom, et s'appellera « École Benaiges ». Si ceux dont le devoir est de le faire ne le font pas, j'irai, moi, et je le graverai au dessus de la porte en lettres ineffaçables ! Et, dans mon école, celle d'aujourd'hui, ou celle que je pourrai avoir, sur le fronton d'une des salles de classe, toujours figurera un rectangle rouge avec ton nom « BENAIGES ». Le nom de la classe. Et puis, dans la galerie des Maîtres, celle des Maîtres, n'est-ce pas ? il y aura ton portrait, celui de qui fut l'une des hautes et remarquables valeurs du Corps Enseignant.

Nous chercherons dans les montagnes d'Oca l'endroit où ils ont mis ton corps criblé de balles, nous creuserons un trou et nous y placerons une boîte avec une presse métallique FREINET, une « police maternelle » Futura, un exemplaire de « La Mer » et la lettre dans laquelle on m'apprend ton assassinat. Si nous ne retrouvons pas l'endroit précis, nous ferons cela au sommet, sur la cime la plus haute de ces monts, plantant comme un drapeau la pierre éternelle disant « cette terre n'est plus de la terre à présent, car elle est faite de la chair et du sang d'un Maître d'école ». Afin que, après le passage de temps, des années et des siècles, les hommes qui viendront après nous puissent trouver là haut une présence, toujours vivante et agissante, un exemple leur disant qu'ici se trouve encore, debout, bien droit, dressé, le front dégagé, le visage pleinement offert au vent, un Maître d'École, qui fut le premier à apporter à ces terres embrasées de soleil et brûlées de gel, asservies par l'ignorance, la première lumière de la liberté qu'il savait si bien faire vivre.

Salut, donc, BENAIGES.

Traduction faite par Elisabeth Barrios, le 15 mai 2013 pour les Amis de Freinet

L'ÉDUCATEUR PROLÉTARIEN

L'Imprimerie à l'École

UN TESTAMENT
QUI EST UN HOMMAGE ÉMOUVANT
À LA PUISSANCE LIBÉRATRICE DE NOS TECHNIQUES

Il y a un an, notre Coopération Espagnole de la Technique Préfret préparait son Penthécostisme son 2^e Congrès.

Les rapports étaient prêts. Notre ami Pages devait nous représenter à cette assemblée qui aurait été une affirmation puissante du développement de notre technique en Espagne.

On sait la suite.

Où, du moins, on ne le sait pas tout.

Nous n'avons pas encore assez dit l'héroïsme et le sacrifice de tous les adhérents, espagnols de notre Coopération; comment, pour permettre un avenir libérateur, ils ont su se sacrifier jusqu'au bout.

Vous ne lirez pas sans étonner le testament émouvant d'un des meilleurs parmi nos camarades. Vous tendrez à ses refoules un hommage reconnaissant en continuant simplement, mais héroïquement aussi s'il le faut, la belle tradition de l'Imprimerie à l'École.

ANTONIO BENAIGES

Assassiné ! C'est bien ce que j'ai lu sur ce papier envoyé d'Arcentales, par Demetrio Saez (de Banuollos) de Burgos (Burgea). Il y écrit textuellement : « Votre ancien professeur Don Antonio Benaiges Negro a été assassiné par les terroristes fascistes, le 25 Juillet 1936. J'ai pu me sauver des lignes fascistes où je me trouvais à Bilbao. »

Il est enterré dans les montagnes Villa Franco de Oca. »

Ce ne fut pourtant pas un choc que je reçus, ni un coup de massue, ni seulement une secousse, ni même un ébranlement, puisque je recevais, hélas ! une confirmation froide et sûre, sans la moindre possibilité de réagir, d'espérer que la conviction intuitive pût être démentie par les faits.

Que sais-tu de Benaiges ? m'avait demandé des amis et des camarades. — Et je répondais invariablement :

— Les fascistes l'ont fusillé. Il devait faire une conférence à Burgos sur « Notre Technique » (1) le 19 Juillet. Nous voici au début d'août. On ne sait rien de lui, nulle part... les fascistes l'auront fusillé.

Et puis, non ! ils ne l'auront pas fusillé; ils le retiennent prisonnier; et, qui sait ?... nous le reverrons, arrivant à l'improviste par tel, dans la rue, au prochain congrès pédagogique, à l'assemblée du syndicat, les bras grands ouverts pour nous étreindre, et prêt à se laisser envelopper par les nôtres, solidement.

Mais maintenant, notre étincelle d'espoir est éteinte, refoulée, ravivée à nouveau, enfoncée au plus profond de notre être. La lettre de Demetrio Saez l'a achevée. Pire : elle a apporté la terrifiante précision : « Il a été assassiné. »

Nous disions habituellement : « les fascistes l'ont fusillé », sans nous rendre compte que les fascistes ne fusillent pas; ils ne savent, ne peuvent pas fusiller; ils assassinent. Comme Demetrio dit naturellement et crûment cette aveuglante vérité : « Il a été assassiné par les terroristes fascistes » !

C'est vrai : Antonio BENAIGES n'a pas eu la bonne fortune de tomber le visage en avant, tenace et illuminé, dans la lutte acharnée qu'il soutenait contre la servitude du monde bourgeois, mille fois cruel...

Même pas cela ! Assassiné ! Et cela se passait la nuit, à la faveur de l'obscurité intense, en l'absence même des étoiles, car ses yeux scintillants auraient pu river leur regard à celui des assassins, et poser devant leur conscience l'accusation de leur félonie crapuleuse. Il n'ont pas eu la hardiesse de le déchirer au grand midi, face à la pleine lumière du soleil, ou seulement pendant les heures claires de la nuit, quand la lune transforme en argent la face de la terre, parce que ses yeux vitreux, avant de se fermer, auraient fait du dernier reflet de soleil ou de lune une flèche aigüe, un dard adroitement dirigé dans leur âme de brigands, de telle sorte qu'elle soit consumée par le tison rouge du remords, peu à peu, lentement, comme à plaisir, à la façon du rongeur, et pressurée comme un linge humide.

Quelle balle, dis, BENAIGES, ou quel poignard a transpercé ton cœur, ton cerveau ? Peut-être ni l'un ni l'autre, après tout : plutôt quelque couteau à égorger les chèvres, quelque lame foncièrement fasciste, puisqu'autrement elle n'aurait pas mis fin à tes jours. Car, déjà, les choses elles-mêmes sont foncièrement fascistes ou antifascistes. Et l'arme meurtrière ne pouvait être que foncièrement fasciste comme eux, puisqu'ils n'oublièrent aucun détail, ne négligèrent aucun raffinement dans l'exécution de leur mauvais coup.

Et tout cela s'est produit le 25 Juillet. Juste une année auparavant, une enveloppe, recouverte d'une écriture Script magnifique, m'était remise par la porte de ma cellule de la 5^e galerie de la Prison Modèle de Barcelone. Elle contenait une lettre si belle et si précieuse que je l'ai lue et relue bien des fois, que je l'ai même récitée comme une oraison, et dans laquelle on pouvait lire :

« Une année s'est passée sans le revoir; je ne retournerai pas à Barcelone sans être passé chez lui, parce que je ne peux pas me faire à l'idée qu'il puisse s'écouler encore un an, une deuxième année entière sans que nous puissions nous rencontrer, nous parler, nous embrasser. Et plus d'une année s'est écoulée !... »

Mélas ! « Quand le mouvement cessera », comme dit Demetrio, ton école s'ouvrira à la lumière et, en lettres de feu, vivas comme des oilets rouges, tracées avec le sang de la victoire, se dressera un nom; l'école s'appellera : « ECOLE BENAIGES ».

Si ceux qui doivent le faire oublient ce devoir, j'irai graver au-dessus de la porte ce nom ineffaçable. Et dans mon boote, celle d'aujourd'hui ou celle d'ailleurs, sur le fronton d'une salle restera toujours fixé un rectangle rouge avec ce nom : « BENAIGES ». Le nom de la classe. Et puis, dans la galerie des maîtres — certainement : celle des MAÎTRES — ton portrait sera reproduit comme celui de l'un des plus distingués et des plus valeureux que compte l'Enseignement.

Enfin, nous chercherons, dans les Montagnes de Oca l'endroit où ils ont jeté ton corps transpercé. Nous l'en arracherons et placerons près de lui une boîte contenant une presse métallique FREINET, une police maternelle future, un exemplaire de « La Mer » (2) et la lettre qui m'annonce la nou-

liste
GACHELIN : Les pipe
Revues — Livres — Li
Bibliothèque de

10 JUIN
1937

velle du meurtre. Si nous ne retrouvons pas l'endroit précis, nous choisirons la cime, le sommet le plus haut de ces monts, plantant comme un étendard la pierre éternelle qui signifie : « Cette terre n'est pas de la terre, mais bien le sang et la chair du Maître ». Que passent les années et les siècles, et les hommes à venir pourront trouver là-haut un exemple toujours vivant, une personnalité toujours dressée, un homme toujours debout, le front dégagé, le visage ouvert, un Maître : le premier qui ait brandi sur ces terrasses embrasées de soleil ou pénétrées de froid, mais toujours opprimées et maintenues dans l'ignorance, la première flamme de la liberté, qu'il savait si bien propager...

Salut donc, BENAIGES.

PACO ITIR.

(1) *Sur l'Imprimerie à l'École.*
(2) Il s'agit de la presse métallique destinée à l'imprimerie à l'École, de la police spéciale de caractères pour écoles maternelles et d'un journal imprimé par les enfants.

COLE
(A.-M.)

Merci Jésus, merci Antonio, merci Freinet